

LE SILENCIEUX

Camille Deschaff

raconter la vie

La disparition d'un père.

Nous étions une famille heureuse et normale à travers mes yeux d'enfant. Un père, une mère et une sœur, 4 individus vivant aisément. En 2000 commence un nouveau départ : nous déménageons dans le Sud de la France. Mes parents travaillaient, se trouvaient de nouveaux amis et jouissaient d'une vie épanouie. Ma sœur et moi, nous nous contentions de grandir.

Un après-midi d'été, lorsque nous étions en train de jouer devant la maison, mon père me convoqua la première dans son bureau et me parla d'un ton doux et calme. Intriguée, je l'écoutais, l'observais, et ne comprenais rien. Son discours accompagnait une radiographie où le noir avait pris la place du blanc des os – un cancer). Selon lui il ne fallait pas s'en faire, les médecins étaient confiants et envisageaient une rémission rapide. Pour me rassurer, il me disait que ça ne durerait que quelques mois. Si j'avais su, si le « moi » d'aujourd'hui pouvait parler à celle que j'étais à 11 ans, je lui conseillerais de profiter de son papa comme si chaque jour était le dernier. Car le dernier jour arriverait fatalement. C'est seulement plus tard que je sus la vérité.

Il s'agissait d'un cancer de la prostate, qu'on peut soigner normalement. Mais ce cancer, voilà 10 ans qu'il le trainait en silence. Un cancer silencieux qui s'était transformé en cancer des os et qui touchait la moindre parcelle de son corps sans aucun symptôme. Il en fit la découverte à cause d'une douleur au genou. En tant que grand sportif cela n'avait inquiété personne et dans un premier temps on l'opéra du ménisque tandis que les métastases restaient présentes. Ce n'est que plus tard que l'on découvrit le mal silencieux.

Depuis cette annonce, notre vie d'enfant continuait normalement, la seule différence était les allers-retours de mon père à l'hôpital pour sa chimiothérapie. Au fil des mois, la situation évolua. Mon père avait choisi, au risque de ternir son image, d'en vouloir à la terre entière. Les querelles d'époux étaient de plus en plus fréquentes à mesure que ses souffrances augmentaient. Il n'avait qu'une seule obsession : guérir ; mais elle eut l'effet inverse et n'a fait qu'accélérer sa fin. Il se porta volontaire pour l'essai de nouveaux traitements au sein du centre de recherche contre le cancer. Il

avait espoir que l'on trouvât la solution pour l'épargner. Seulement les essais de traitements l'affaiblirent beaucoup.

Je me souviens de ces jours où je le voyais dans une position fœtale, allongé sur son lit à gémir de douleur et à prier afin d'être épargné ou d'abrégé ses souffrances. Il ne souhaitait pas être considéré comme malade. Alors, pendant les séances de chimiothérapie, il portait un casque réfrigéré afin d'éviter de trop perdre ses cheveux. Il accomplissait l'acte héroïque de mener une vie normale malgré les douleurs et les traitements. Cela engendrait quelques frayeurs car il tenait encore à nous conduire à l'école, même sous l'emprise de la morphine. Parfois, dans un état instable, il lui arrivait de rouler à gauche.

Avec le temps, sa haine envers la maladie était de plus en plus bruyante, visible. Un jour, ma mère – épuisée de la situation et des querelles – vint nous chercher à l'école. Je me souviens encore entendre mon nom dans le haut-parleur du collège. Elle m'attendait dans le hall avec une valise. Elle décida de nous emmener à Lyon pour le week-end, chez mon oncle. Elle désirait souffler le temps d'un week-end, laissant mon père seul. Je la comprends aujourd'hui, car accompagner son mari dans cette épreuve n'est pas épreuve facile, mais j'éprouvais la désagréable sensation d'avoir abandonné mon père.

Nous étions heureuses de nous retrouver dans notre ancienne ville et en famille. Mais je me rappellerai à jamais l'état de mon père lorsque nous sommes rentrées. Il gisait sur le canapé, assailli par la morphine. Des traces de sang et de vomi tachaient les murs et exprimaient le chemin difficile qu'avait dû faire mon père pour aller du salon à son bureau. Il avait le teint gris, il était affaibli. Je m'en suis voulu, et je m'en veux encore aujourd'hui. Les mois avançaient et ses visites à l'hôpital s'intensifiaient. Nous avions perdu tout espoir de guérison. Chaque soir, nous redoutions de trouver son corps inanimé dans la maison. Un an et demi après la découverte de son cancer, il fut hospitalisé pour partir en paix. Nous avons passé le dernier Noël en famille, nous avons malgré nous accepté son départ. Le cancer était désormais apparent. Je m'en veux aujourd'hui lorsque je vois les photos de ce Noël où ma sœur et moi sommes sur les genoux de ma mère, laissant mon père de côté, seul avec sa pompe à morphine. Aujourd'hui

J'aurais souhaité profiter de ses genoux plus longtemps.

Une fois mon père hospitalisé, ma mère me déposait chaque matin devant le collège avant d'aller le voir. Je la rappelais immédiatement pour lui demander de m'emmener avec elle. Je ne passais plus mes journées sur les bancs du collège mais contre le lit de mon père. Je me souviens, pendant qu'il dormait, je jouais avec mon portable jusqu'à ce qu'il s'éveille. Le temps de me glisser un sourire rassurant et aimant. L'odeur de sa chambre est encore présente dans mes narines.

En 2004, c'est dans la cuisine que je vis ma mère pleurer avant de m'annoncer qu'il était dans le coma et que l'heure allait arriver. Impuissante, je me contentai, du haut de mes 12 ans et demi, de regarder ma mère pleurer et crier, allant et venant dans la rue du lotissement. Elle avait supplié les médecins de le maintenir en vie encore un peu, afin qu'il ne décède pas le jour de l'anniversaire de ma sœur. Il est finalement parti le lendemain, laissant derrière lui sa femme et ses filles dans la haine et l'incompréhension. Comme si elles sortaient d'un cauchemar trop réaliste.